Édouard Glissant

L'œil dérobé

à Jean-Jacques Lebel,
Nilotique.

Les nouvelles de lune n'ont pas enfreint
les hypostyles
et la poussière de nos pieds à peine émeut le
sable

au détour du vent ce ressaut d'aller, un ressac
fougère entrecroisée de cris, paraissant et
mourant,
un esprit s'acharne à sa voile qui se dérobe
un homme accroupi purifie ses mains en un
geste d'imploration

le fleuve songe, ses chemins nous hèlent dans
le sillage
mon corps aimé mon corps aimé, dicte la lune
à son ombre liée de bleu,
donnez que le pèlerin se nourrisse de feu en
oblique,
le poème a bridé les chairs, hier allouées en
crue vorace

l'œil dérobé vient à méfait
le laps des ans nous a paru d'éternité
il n'est que de nos mots l'amas dénudé, fol

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

la houlure des mots glisse aussi simple qu'en la déclive des palmiers
une eau à quoi nous ne goûtons, que nous épuisons toute,
seulement par la soif qui en nous dérobe ses tombes,
par l'angle avide des ibis, — par la salure des voiles

descendre est ardu et remonter nous fortifie
c'est des mille de dieux qui vagabondent pour nous au monde
quand l'eau des rives monte à peine
à peine descend dans l'enfance

j'ai dit l'ibis, viennent des oiseaux bleus d'Assouan
j'ai dit ce Nil, où nos bagages gréent des sébiles de sables
le chemin qui navigue est un flot où des dunes s'enlacent
l'esprit qui veille est un danseur, soûl de ses mains lassées

les nouvelles du monde à l'infini ont frappé la pierre

passé la puissante colonne, leur lumière s'est mise à nos fronts,
c'est l'abeille-aux-pattes-liquides sur le roseau désenlacé

la langue qui fume ici, je la traverse, comme l'acier rauque est noyé d'échos
comme l'écho chevauche le rai métallique et qui tremble : —
errant, l'arbre trahi couvre d'un miel sacré sa racine

ainsi le jet à la distance rallie la roche

en sons de bronze il flaire sur l'eau, désigne la halte
nous reposons dans l'immobile du fruit, nous balbutions

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

une enfant nous visite, les joues noires d'une supplication inlassée
mon corps aimé mon corps aimé, soupire l'aube de la barque, enseigne-leur
l'encens du mimosa, l'odeur d'encre, la lance d'un regard fichée
au feu du potier boiteux

maintenant c'est la nuit l'étape a posé sa ruche dans le silence
une étoile dessine à l'aquavive son vieux rêve
des tessons brûlent à demi

repartons ! — en route ! — ¡ vaya ! — et tous les mots qui ébranlent la poussière
l'œil dérobé nous a suivis, où l'eau dormait en son givre
l'ordre des mots ne distrait pas le monde

il est un lieu où hauteur de pâtre fait transparence
(la boue a rendu ivre sa chevelure, poli son souffle)
rien n'y lève aux dalles sacrées, hors ce qui est admis à vénération,
poètes et conteurs y font exprès d'oblitérer la page ou de taire l'acclamation
pour nous la palme y a décliné sa mâchoire, — pour moi l'éternité glauque

à la solde des palmiers qui hampent de vent la fenêtre
le bourg élève ce rempart qui nous dévoue salutation
un homme avoue perdre ses dents, pourrir en sable, comme le temps, une femme
s'endort au fleuve, se lève Enceinte-de-la-supplique

ô communs
j'entends ce lieu où convoitise arme sa barque et vilenie monte en chardon
le rire avorté du mort a empreint la joue du vivant

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

la bave sans visage erre à fond de désert, où les mirages s'efforcent,
tout poème s'altère et l'espace a durci son van

c'est néant d'opposer aux ramages d'épineraie,
aux poètes assis qui sont mages sans diadème
peintres sans nation, princes loin de la table,
au vent qui mord dans l'insulte, à tel qui s'émince en prurits,
le dur silence égrené de la cosse

oh pour cette fois l'œil a trouvé paupière

la bête née de fable a composé
ce nuage qui presse en fleuve, meurt
à l'orient de son redoublement
(il hausse deux hayons qui sont tant d'arcs de filaos
deux aîtres d'infinité où plus d'un havre aura sûri, et puis

le scarabée, au lourd midi ! qui s'exhorte à briller
en son Rai, sourd de pareil adoubement !)

le vent jaune a crié sur les sables, le cri chavire : « ton âme
devient soleil... » — le cri
chavire aux roseaux profanés. Un homme avoue

pousser en nuit, mort après mort, sur la mangrove où il écrit
jusqu'à l'écart du cœur, telle une guêpe terrassée
quand la fleur rouge a éclos derrière la fatigue, —
les herbes trébuchent dans cet éclat

il dit être passé par ces inconduites des arbres
semés nus dans l'avancée de vie,
leur voix épelle en prophétie guérisseuse : « je tisse
« ta vérité à la lumière du soleil... » — L'arbre offensé

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

lors avoue des marais, tant d'îlets qu'on ne brise, une branche
qui s'évente en feux déments et qui tremble

oh pour cette fois l'œil a raisonné son espace

le corps de terre en fièvre a roué sa cadence, il a hélé ses mains de glaise en l'unité blessée, il échevelle son étoile, il a pris faille pour pensée, donne volcan pour fleur, et floraison d'épines pour sentier

commence-t-il de labourer ce qui se voit
déboute-t-il tout mot qui surgit en cactée
son espace-pensée

les nouvelles d'île agrippées au front
naufrages de soleil et banquets rouges de lave
nous y laçons nos mots si faibles à découdre,
sombres courant le fleuve où nous menons nos rades

comme écumes comme racines

un homme a trébuché, c'est une herbe en vagabondage
à rues connues et inconnues il appose même lignage
offrez-lui de ce mil qui fait échange avec l'éternité,
il a raviné dans la foule des maldisants
conteur il a gemmé, couchez-le au fleuve qui lentement semonce,
rire de poète est dur aux glaises de ce monde

à la source déracinée des temps une eau emporte la face altière, sillonne aux orbites, macère l'œil et le ravit, ouvre les âges les confond, mêle les estropiés au vent salé pourvoyeur de sang, dénombre en un dahlia tant de supplices consentis, lève au présent des rocs tout un passé de limons gourds, arme en prophète un pilleur de troupeaux, et coule entre les sables désolés

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

alors j'ai pris cette roche et je l'ai fait sonner
la lumière des mots déposait simple sur la paix d'herbe,
le matin plaquait à la case un feu de feuille-loin-du-vent,
sillac et toutafaitement et jour-barré descendent le morne
en orties qui feulantes lèvent, mêlées de lastique,
touduvant, marchatouffe, mélasse-à-rêves, mélanésie,
tous mots de crève et de midi, aboyeurs de sang

mon corps aimé voyez la gêne où nous a mis l'été
avec ce froid lassant qui au vœu du soleil nous hante, —
ainsi le vent
à la lune bleue conte un bel-passage
ô communs, — déshérités

un pré se met en jungle, une source tremble à périr, le vent consent,
ce qui dérive s'est étonné en l'algue d'une épine,
nous revenons à l'almée d'eau

la nouvelle-en-créole a crépi le fleuve, — quel quimboiseur monte limpide aux quatre-chemins, — il a conduit presque une pluie peureuse de pétales

sillac — abandonnément — et acoma tombé dament ladja nouveau
le flamboyant né d'aube rouge, — de pudeur hautement vanté, —
s'avance, estime la gorée où nos chemins ont mis leurs ganses
il assemble, vieillard levé au bleu du temps, les mots d'eau et les mots de riz
l'arbre encense, l'hibiscus à odeur d'anis darde un guêpier de frêles ovations vers la patience des camélias

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

quels, ces mots que tout ici vous déhalez, — j'aimais laghia au carroir cru, — ce ladja béniment caresse, — quels paraissent ces mots, —
combat de danse n'est pas granite qui piète

forêts de pierres par ici confluent aux temples d'acacias là-bas, le gardeur de Plantation habite une canne maigre, sa verdeur a tourné en un guano houleux, —
la nouvelle de rive a déchu par les profonds ô Transparents

un parfum roux jaillit du vieux silence
dix chameliers courent la piste, à égayer les bêtes
l'eau de ce sable est une île oubliée

à flanc de l'écluse qui sèche, un homme assemble plus que ses rhades et ses toiles, puis il fait offrande au fleuve d'un peu d'eau, il lève à large vent son cœur en ablution, l'ombre des roseaux alentour éclabousse,
sur la crête un âne oblongue s'est offusqué

cet homme guette en son serment, la proue de son cri épelle en la boue un lot de cimes violettes : son destin soudain s'entête au bord de nuages, seuls

il a loué l'eau débordée de vent
il bat maison sur toute case
il crie — c'est l'arrimage — un oiseau qui au vent si longtemps déraisonne
il serre aux cantines le flot de fleuves
il ausculte — frère habité — les paroles d'au-loin qui sur ses mains suintent, — sur le limon du quai

dans l'obscur qui feint, les mots courent envers
l'œil du dieu retrouvé au style gris des hypogées.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.